



La maison de Peter

Valérie Moeneclaey



CULTURE
LETTRES ET LIVRE



La maison de Peter

Valérie Moeneclaey



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Qui s'intéresse tant soit peu à la littérature et aux textes, se doit de constater la floraison de moult « ateliers d'écriture ». Et de se demander ce qu'on y fabrique, dans ces mystérieux ateliers. Simple : l'on y écrit dans un cadre à l'aide de contraintes, durant un laps de temps déterminé et en groupe. Dans un atelier d'écriture littéraire, une expérimentation intime, sensible et exigeante de l'écriture créatrice a lieu. C'est dans le cadre d'un atelier du réseau Kalame, réseau d'animateurs de la Communauté française de Belgique, avec le soutien du Service de la Promotion des Lettres, que « La maison de Peter » de Valérie Moeneclaey a vu le jour.

*Marie-Andrée Delhamende,
Animatrice d'atelier d'écriture.*

Copyright: Valérie Moeneclaey

Graphisme: Françoise Hekkers - Direction Communication, Presse et Protocole
éditeur responsable: Henry Ingberg - bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

—

Ministère de la Communauté française
Service général des lettres et du livre Bruxelles, septembre 2007

Papa, m'a demandé Lili, raconte-nous l'histoire de la maison de Peter. Et le mur ! a renchéri Katia. Comme elles étaient déguisées en princesses et qu'il y avait encore une longue distance à parcourir, je ne me suis pas fait prier. J'ai passé la cinquième et j'ai commencé.

Peter et moi avons huit ans lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois. C'était en été, je m'étais installé dans l'herbe, sous un parasol. J'essayais de rassembler les pièces d'un puzzle sur un large plateau quand je me suis senti épié. J'ai relevé les yeux : Peter me regardait par derrière la clôture. Son visage était expressif mais légèrement éteint. Sur son corps maigre et droit, il portait des vêtements démodés, une petite veste fermée par des brandebourgs. Instinctivement, j'ai détourné le regard. Je me suis appliqué à trier les pièces selon leurs couleurs. Lorsque j'ai relevé les yeux, il avait disparu. J'ai fixé les fils barbelés : j'étais soudain le prisonnier de mon propre jardin.

Au loin j'entendais les cris et les jeux des garçons de la rue. Mes parents auraient tant voulu que leur fils unique se joigne à eux. L'enthousiasme brut de la bande m'impressionnait. J'avais peur de me faire agresser. Surtout, j'avais la sensation qu'à leur contact, une partie de moi-même, la plus précieuse peut-être, allait s'échapper et se perdre pour toujours dans la cohue des enfants de mon âge.

Mon puzzle n'avancait pas fort. La photo, sur la boîte, représentait un immense ciel bleu sur lequel on avait plaqué tout un pan de montagne. Sur mon plateau, ce n'était qu'un malheureux cadre de dentelle dans lequel je m'échinais à reconstituer un semblant de nuage. Je me suis senti seul, cela ne m'était jamais arrivé, et découragé. J'ai enfoui mon visage dans mes bras et me suis assoupi.

Lorsque je me suis réveillé, j'ai été surpris : Peter était penché sur le puzzle. Il avait déjà reconstitué le socle de granit à partir duquel s'élanceraient les sommets enneigés. Sans rien dire, j'ai repris



timidement mon paquet de pièces bleues. J'ai dû redescendre sur terre lorsque ma mère nous a rejoints. Elle s'est adressée à Peter dans une langue étrangère. Il a écarquillé les yeux et a acquiescé de la tête. Il est venu manger à la maison ; nous sommes rapidement devenus les meilleurs amis du monde. Mes parents m'ont expliqué qu'il était né dans un pays coupé en deux dont il s'était enfui avec toute sa famille. L'évasion avait mal tourné. Il avait été recueilli par une amie de sa grand-mère, Émilie, notre voisine. Comme je n'étais pas très bavard, maman a pris sur elle de lui apprendre le français. Peter en connaissait déjà les rudiments, il n'a pas tardé à parler avec une aisance que je lui enviais.

Le puzzle terminé, nous nous sommes mis à bâtir des maisons. Nous utilisions de petites lattes en hêtre de la taille d'un domino. Papa nous en avait découpé tant et tant que, notre cité achevée, Peter a eu l'idée de jouer au mur. Il s'agissait de disposer les languettes de bois sur leur base, les unes derrière les autres, de former un immense sillon qui couperait la ville en deux. L'opération était assez délicate : il ne fallait en aucun cas déstabiliser ce qui avait déjà été construit. Le moindre geste pouvait avoir des conséquences désastreuses. Le simple fait de marcher sur le sol provoquait insidieusement un tremblement de terre dont nous mettions des heures à réparer les dégâts. Nous ressemblions aux prisonniers que je voyais dans les films, rampant dans un tunnel pour échapper à leurs geôliers. Au risque de se prendre une écharde dans le genou, nous nous traînions lentement sur le parquet de la chambre. Nos bras faisaient des méandres pour atteindre leur but. Nous étions sans cesse à l'affût l'un de l'autre. Si l'une de nos quatre mains manquait de vigilance, en une fraction de seconde, les trois autres venaient à son secours. Enfin, le mur se promenait, incongru, traversant des rues, parfois même des immeubles. Nous nous regardions avec jubilation et appelions mes parents : il nous fallait des spectateurs.

Ils arrivaient sur la pointe des pieds ; Peter se plaçait à l'est, moi à l'ouest. Un regard suffisait pour



nous mettre au diapason. Le geste était bref et précis. Il se prolongeait avec une constance mécanique. Le cliquetis des planchettes les unes contre les autres éclatait dans le silence de la pièce. Le mur s'écroulait sur lui-même, dompté par une force invisible, on aurait dit qu'il se mettait à genoux devant nous. Au centre de la ville, où Peter avait eu l'idée d'établir une porte monumentale formée de colonnes, la chute se réconciliait avec elle-même : le spectacle était terminé. La ville était empêtrée de gravas, qu'importe, nous étions fiers d'avoir réduit à néant la vilaine frontière qui défigurait notre cité. Le feu de la victoire illuminait les yeux de Peter. J'y devinais une vengeance sourde qui se voilait, par un battement de paupière, sous une fine pluie, un imperceptible chagrin. Mes parents se précipitaient alors pour égayer l'événement. Ils battaient des mains et nous invitaient à passer au salon : nous avions droit à un apéritif que nous dégustions en nous empiffrant de berlingots à la menthe.

Septembre est arrivé. J'ai pénétré dans la cour de récréation, j'ai dévisagé mes anciens camarades : je n'étais plus le même. Je me sentais solide et fort en même temps qu'un mur s'effritait à l'intérieur de moi. Quand je parlais, les autres m'entendaient. Ils se ralliaient à mon avis, cherchaient ma compagnie. Peter fréquentait la même école, mais dans une autre classe. Nous revenions ensemble. Nous allions goûter chez Émilie. Elle n'avait jamais eu de mari, elle nous appelait ses petits hommes. Maman invitait tout le monde à souper et il n'était pas rare que Peter restât loger.

Il venait si souvent que mes parents avaient installé dans ma chambre un lit superposé : lui au-dessus, moi en dessous. Maman venait nous dire bonsoir, elle éteignait la lumière. Alors, tout bas, Peter me parlait de sa maison natale. Il ouvrait la porte garnie de ferronnerie : le grand escalier de marbre blanc apparaissait. Peter me décrivait les rainures de la pierre, le cuivre éclatant de la rampe dont les pommeaux étaient en forme de main. Nous débouchions sur un vaste hall au fond duquel se

profilait un second escalier que nous prendrions plus tard. Peter voulait d'abord me faire visiter le rez-de-chaussée. Le bureau de son père donnait sur la rue. Le mobilier était imposant. Il y avait un large siège tapissé de velours vermillon sur lequel personne ne pouvait s'asseoir. Les murs étaient recouverts d'un papier rayé de larges bandes ocre, vertes et pourpres, séparées entre elles d'un fin liseré doré. Attenant au bureau, le séjour prolongeait la maison jusqu'au jardin encaqué dans la ville. Derrière le hall, l'office et les communs nous accueillaient avec la mansuétude d'une cuisinière qui s'ennuie.

Comme il me l'avait promis, Peter me décrivait les étages, l'enfilade des salons, les deux salles de bain, la succession des chambres. J'entendais les tapis crisser sous nos pas. Il me détaillait les pièces, leur luminosité, leur disposition dans la grande bâtisse. Je percevais les senteurs, tantôt lourdes, tantôt fraîches, selon les endroits que nous traversions. Peter s'attachait à un détail du lambris, à l'accident d'une moulure. Je frissonnais lorsque mon bras frôlait la soie sauvage d'une tenture, le tissu rêche du crapaud. Enfin nous pénétrions dans le grenier. La poussière nous faisait tousser. Bien souvent nous fermions les yeux et nous nous endormions. Mais il nous arrivait aussi de redescendre jusqu'à la cave. Nous aimions l'odeur du gaz, le bruit chaleureux de la chaudière. Les plafonds étaient si bas que je m'amusais à gratter le sommier sur lequel Peter se balançait. Il parlait comme dans un rêve. Puis sa voix s'endormait derrière le rideau de fer devenu immobile.

Peter s'était contenté de me parler de sa maison. Avait-il eu un frère ? J'imaginai ses parents, ses grands-parents. Je le voyais, entouré de cousins et cousines, dévaler le large escalier après s'être déguisé au grenier. J'entendais leur complicité, leurs rires étouffés. Je devinais qu'ils se cachaient sous les nappes qui recouvraient les tables du grand salon. Les voix des adultes leur parvenaient filtrées : blottis l'un contre l'autre, s'inquiétaient-ils de la guerre qui divisait leur pays ?



Un soir, j'allais m'endormir quand un bruit de char a explosé au-dessus de ma tête. La structure du lit tremblait. Peter remuait et criait, terrorisé. Maman est arrivée en courant. Il vomissait des mots rauques et cassants qui me faisaient peur. Maman essayait de le calmer. Sa voix fraîche et souple comme le vin de Moselle coulait le long de ses tempes, tombait en cascade sur les sons gutturaux de Peter. Ils parlaient en même temps, ils parlaient la même langue ; mais pas de la même manière. Enfin la douceur l'emportait, le lit cessait de s'agiter.

Émilie est morte quelques années plus tard. Nous étions déjà frères de cœur. A regret, nous l'étions maintenant d'adoption. Peter perdait le seul lien qui lui restait de sa famille. Il ne m'en avait jamais parlé, mais la description des lieux de son enfance était si forte que je sentais à quel point il tenait à son bonheur perdu.

Peter est devenu historien et moi, à force d'imaginer des maisons, architecte. Nous sommes restés frères et amis jusqu'au jour où Peter m'a demandé de dessiner les plans de sa future maison. Il voulait voir revivre l'immense bâtisse à laquelle, jeunes garçons, nous consacrons nos soirées. Je m'apprêtais à en faire le croquis mais il m'a arrêté. Non, tu ne me comprends pas, je voudrais que tu ailles là-bas. Quoi ? ai-je demandé, dans la ville interdite ? Oui, m'a-t-il répondu, je me suis renseigné, l'immeuble existe encore. En tant que natif, je ne peux m'y rendre qu'à la condition d'y rester toujours. Pour toi, ce sera plus simple.

Plus simple ? Après m'être informé des risques encourus, je refusai. Peter le prit mal et décida de mettre un terme à nos relations. Les jours passaient. Un mur s'érigait entre moi et le monde extérieur. Personne n'était capable de me consoler, pas même votre maman.

Elle dormait encore lorsque je suis parti, dans le noir d'un matin de novembre. Je n'avais qu'un rêve en tête : reconquérir l'amitié de Peter. Puisque

c'était le prix à payer, je retrouverais sa maison. Craignant d'être déçu, j'essayais de fuir les images qui s'étaient imprimées dans ma mémoire. En vain. Plus j'approchais, plus elles se précisaient. Alors que je m'apprêtais à devoir me plier à toute une série de démarches administratives, je fus surpris de ne trouver aucune résistance. Allais-je pouvoir sortir de cette ville interdite avec la même facilité ? Je regrettai soudain de n'avoir informé personne de mon voyage. Trop tard maintenant, j'y étais. J'ai repéré le quartier, la rue. J'ai suivi l'enfilade des numéros. La maison de Peter avait disparu.

Sa destruction devait être récente car des gravats jonchaient encore le sol. J'ai reconnu, par bribes, les récits de Peter : le carrelage rosé de la salle de bain, la faïence bleue qui ornait la cuisine, le dallage chamarré de la cave. Un morceau de tuyau, au cuivre terni par les âges, émergeait des décombres. Un anneau de rideau avait échappé à l'attention des déménageurs : il était, comme Peter me l'avait décrit, annexé à une petite attache argentée en forme de feuille de laurier. Attenant à l'immeuble voisin, un mur arlequin que personne n'avait pris la peine de détapisser m'offrait la preuve que Peter avait vu juste. Quelques lambeaux de moulure, exactement celle que j'avais visualisée, soulignait le tracé du large escalier blanc où le maître de maison accueillait ses invités. La disposition des pièces m'apparaissait en deux dimensions et sur plusieurs étages. Je n'ai pris ni photo ni mesure, je me suis contenté de ramasser un morceau de brique noire que je coulerais dans le béton dès le début des travaux. Au fond, je n'étais pas déçu. La seule chose qui m'inquiétait, c'était les questions que Peter ne manquerait pas de me poser.

Le soir est tombé d'une étrange façon. Alors que je rejoignais ma voiture, j'ai entendu des cris. Une clameur s'emparait de la ville dont on n'aurait pu dire s'il s'agissait de rires ou de sanglots. Des fusées éclataient, ou étaient-ce des bombes ? Des sirènes hululaient, suivies par le hurlement des klaxons. Des hommes, des femmes, même des enfants couraient sans manteau dans les rues. Ils n'étaient pas affolés :



ils étaient incrédules. Allais-je trouver un hôtel dans ce capharnaüm ? J'ai repris la route. J'ai roulé toute la nuit en pensant à Peter. Lui parler de mon voyage éclair dans la ville qui l'avait vu naître ? L'informer de la destruction de sa maison ? Me croirait-il ou y verrait-il un subterfuge pour regagner à moindre prix son amitié ?

Je suis arrivé chez moi, éreinté. J'avais à peine enlevé mon manteau que ma femme m'a tendu le téléphone : c'est Peter, je ne sais pas ce qu'il a, il est surexcité. Quoi? Qui l'avait donc prévenu ? J'ai pris le combiné. Peter hurlait. Comment ? Tu n'as pas entendu la nouvelle ?

Face à son enthousiasme, je n'ai pas eu le courage de lui raconter mon voyage dans sa ville natale, la destruction de sa maison. J'ai pensé que Peter retournerait sur les lieux de son enfance. Il n'en a pas eu besoin. La réunification de son pays avait chassé la nostalgie qui nous avait si longtemps tenus en éveil. En me décrivant la bâtisse qui l'avait vu naître, Peter avait posé les fondations. Il me proposait à présent de donner corps à une nouvelle version de sa vie. La maison de Peter ? Je l'avais dans le ventre. Mon crayon courait sur le papier. La maison de Peter prenait forme au bout de mes doigts ; libre, fière, différente, jamais infidèle.

Et ce soir, dis-je avec fierté en regardant mes filles dans le rétroviseur, nous inaugurons la maison de Peter. Les enfants seront encore déguisés ? a demandé Katia. La porte était déjà ouverte. Peter nous attendait au-dessus du grand escalier. Une spirale en aluminium constituait le pommeau de la rampe. Lili, pensive, la suivait du doigt lorsqu'une joyeuse bande de petits chevaliers a dévalé vers nous en riant. La porte s'est refermée. Nous nous sommes tous engouffrés dans mon plus beau souvenir d'enfance.



Valérie Moeneclaey est née le 9 février 1967. Elle est licenciée en philosophie. En 2003, elle participe à un premier atelier d'écriture animé par Réjane Peigny autour du thème « Matières à construire ». C'est à cette occasion que *La Maison de Peter* voit le jour. Depuis, elle fréquente de nombreux ateliers d'écriture et se forme à son tour à l'animation.



© Moeneclaey

